Un mot d'enfant

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-224480

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

fait de cet homme, jadis robuste, un valétudinaire incapable de retourner à son poste au Congo. Il termina en s'offrant à lui succéder dans l'emploi de directeur de la factorerie, puisqu'il connaissait le pays.

Mais, trois semaines plus tard, Garriguette reçut, à l'heure du dîner, la visite plutôt inattendue de Casimir Pilochois.

— Comment ! Vous ici ! s'écria-t-il en le voyant rose et jovial.

— Eh oui ! répondit gaiement Pilochois, et, Dieu merci, ça ne va pas trop mal... La meilleure preuve, Garriguette, c'est que nous allons dîner ensemble !...

Ils s'en furent dans un restaurant fameux du boulevard, où Pilochois commanda un repas plantureux, arrosé de vins des meilleurs crus.

Ils y firent honneur, et non seulement à celui-là, mais encore à une dizaine d'autres, les jours suivants, car c'était un excellent homme, Casimir Pilochois, qui aimait à dépenser sans compter. Garriguette, à le voir ainsi jouer de la fourchette et lamper force rouge-bords, comme s'il n'avait jamais eu la moindre crise, écarquillait de grands yeux. A la fin, il n'y tint plus, et manifesta son étonnement.

— Voilà tout mon secret, répondit Pilochois en tirant de sa poche un flacon.

Et, le tendant à Garriguette, interloqué, il ajouta dans un sourire :

— C'est le fameux Elixir du docteur Lapépy. Grâce à lui, mon ami, je puis maintenant boire autant que je veux et manger à ma guise, sans souci de la goutte, de la gravelle et de l'artério-sclérose. C'est à Bordeaux qu'un médecin éminent m'a indiqué ce merveilleux produit, qui ma remis complètement sur pied et me permettra, j'en suis sûr, de vivre jusqu'à cent ans !...

C'est ainsi que Garriguette vit s'évanouir le rêve qu'il avait fait de supplanter Casimir Pilochois, son chef ; il en contracta la jaunisse, et, comme il ne voulut pas se soigner, il fut — si j'ose m'exprimer aussi vulgairement — nettoyé en cinq sec....

D. C.

LE CENTENAIRE DE VICTORIEN SARDOU

On vient de fêter officiellement le centenaire de Victorien Sardou. Et M. Georges Monly apporte à ce centenaire l'hommage des Lettres en publiant une vie de l'auteur de *La Tosca*.

Sardou, qui, d'humbles débuts, s'était élevé à une carrière brillante, avait été protégé, plus d'une fois, par son étoile.

Quand il avait dix ans et demi, et comme il se montrait un excellent écolier, son père, pour le récompenser, lui promit de l'emmener à Versailles, par le chemin de fer, et de lui faire visiter le château. L'excursion fut fixée au dimanche 8 mai 1842. Le jour venu, il faisait un temps radieux, et l'on était prêt à partir, quand le petit Victorien fut pris d'un violent mal de tête. Malgré l'impatience de son père, il lui était impossible de quitter la maison.

On attendit. Au bout de deux heures, le malaise passa, et la famille Sardou prend le chemin de Versailles. Mais, en arrivant à la gare, elle apprend un terrible accident: le train précédent, celui que les Sardou auraient pris, sans la migraine de Victorien, a déraillé à Bellevue. Il y a trente-deux morts, dont l'amiral Dumont d'Urville... Quand Victorien Sardou alla à Versailles, quelques jours plus tard, ce fut par la patache qui partait du Cours-la-Reine.

La chance servit aussi Sardou quand il se présenta à l'Académie française, en 1877. Ses adversaires étaient Leconte de Lisle, jeune encore et rival peu dangereux, et le duc d'Audiffret-Pasquier, très soutenu par Broglie et la droite de l'Académie.

Une seule influence pouvait balancer, chez les Quarante, celle de Broglie : c'était celle de Thiers, son adversaire politique. Sardou l'obtint, par l'entremise de Legouvé. Le 7 juin, Sardou fut élu au troisième tour, par dix-neuf voix contre dix-sept à d'Audiffret-Pasquier et une à Leconte de Lisle.

Peu de jours après, Thiers était mort.

SOIR DE GRIPPE

Tu es là ? Oui ?... Ne t'en va pas ;
Reste ici ; là ; sur cette chaise ;
Ce n'est peut-être qu'un malaise...
Mais reste ici ; ne t'en va pas.

Baisse encore un peu mon emplâtre...
Comme ceci... je t'idolâtre !...
Et mets la cruche sous mes reins ;
Merci ; c'est mieux ; oui, je suis bien...

Mon cœur est lourd... et ma vessie...
Soulage-moi, je t'en supplie...
J'aime le geste de ton bras
Glissant sous moi le vase plat...

Il pleut, il pleut dans ma souffrance
Tout comme il pleut dans la faïence...
Aurais-je, amour, mouillé ta main ?
Ce sont mes larmes... ce n'est rien...

J'ai fini ; merci ; ça va mieux ;
Ne jette rien, bijou, tu veux,
Pour que le docteur examine
Attentivement mon urine...

Amour... amour... l'intimité,
D'heure en heure, va nous gagner :
Je suis libéré, mon doux cœur,
Déjà de toute ma pudeur...

Tu dis ?... Que je viens de parler ?
C'est la fièvre ; j'ai déliré...
Je ne sais plus ; oh ! j'ai si mal...
Peut-être était-ce intestinal ?

Baisse encore un peu mon emplâtre ;
Bien sûr, je n'ai rien du bellâtre,
Emmaillotté comme un poupon,
Avec ce bandeau sur mon front

D'où dégoutte l'eau vinaigrée
Qui doit activer ma suée...
Entre mes deux draps blancs, voici
Déjà le joyeux clapotis

Des transpirations abondantes...
C'est bien... c'est bon... c'est la détente...
Baisse encore un peu mon emplâtre :
Mon sein, déjà, sent le roussâtre...

Le thermomètre ? Oh ! mon amour...
C'est vrai ? Tu crois ? Trois fois par jour ?
Je suis gagné par la folie...
Mais, tu me gâtes, ma chérie !

P. S.

Un mot d'enfant. — Mademoiselle Ginette, escorté de son papa et de sa maman, fait la tournée des visites annuelles aux membres de la famille. On arrive chez Tonton Hector, le vieil oncle à héritage, et qu'il faut ménager.

— Eh bien, mademoiselle ma nièce, demande-t-il après les compliments d'usage, es-tu contente de tes étrennes ?

— Enchantée, répond Ginette d'un ton d'ailleurs peu sincère. Seulement je n'ai encore reçu que des étrennes utiles.

— Et alors, tu te plains, mon enfant ?

— Non, cher Tonton. Seulement, je voudrais bien que quelqu'un ait l'idée de me donner des étrennes inutiles !

— Sapristi, ma pauvre Ginette, je n'ai vraiment pas de chance, s'écrie Tonton désolé. Moi qui avais cru te faire plaisir en t'achetant un joli parapluie !

— Bravo, Tonton ! répond la charmante enfant. Justement, je les perds tous !

LE MORT SAISIT LE VIF

Il est bien vrai qu'il y a des gens qu'il faut qu'on tue. Pour ma part j'en connais au moins un de qui l'astuce n'a pas hésité à se faire macabre, joyeusement macabre d'ailleurs, pour atteindre à ses fins. Mais je vous narre scrupuleusement l'histoire, elle en vaut la peine.

Pendant sa vie, Claude Gervais avait obligé bon nombre de ses amis. Le malheureux était-il fondé de ce fait à compter sur un peu de gratitude ?... Peut-être, et voilà qui prouve qu'il ne connaissait ni la vie, ni le cœur de ses semblables. Depuis... depuis sa mort, il sait à quoi s'en tenir et il a du moins acquis le droit de refuser tout prêt d'argent, tout service à un ami quel qu'il soit...

Ce matin-là, une annonce comme nous avons accoutumé, hélas ! d'en lire tous les jours dans notre journal, faisait part aux parents et amis de Claude Gervais que ce dernier avait quitté cette vallée de larmes et que ses obsèques auraient lieu le lendemain à onze heures...

Or, le lendemain, cinq amis seulement de Claude Gervais, cinq en tout et pour tout, se rendaient au Père-Lachaise pour rendre à sa dépouille funèbre les derniers devoirs... Tout en causant, tout en faisant l'apologie du défunt, ils attendirent un long temps devant la vieille nécropole parisienne... Voyant l'heure avancer, ils commencèrent à se demander quel drame de la circulation avait bien pu retarder ainsi l'arrivée du cortège funèbre au champ de repos... Un quart d'heure encore passa.

— Décidément, disait l'un, même dans la mort il nous aura fait attendre !

— De fait, c'était chez lui une déplorable habitude, il était incapable d'être exact à un rendez-vous...

— Et il ne s'excusait même pas... Tel le Grand Roi, il avait le chic pour se faire attendre.

— Oui, mais c'était un si brave type... on lui pardonnait tout...

Maintenant, il était midi moins cinq, que faire ? l'un des amis proposa de se dévouer pour aller s'enquérir des raisons du retard ; à son profond étonnement le concierge du Père-Lachaise lui répondit qu'aucun convoi n'était annoncé... Il n'y avait plus qu'à téléphoner à Mme Claude Gervais. Ce qu'il fit.

— Mon mari est parti, répondit cette dernière. Et ce fut tout...

Certes, cette réponse était étrange, l'euphémisme curieux, mais ne fallait-il pas mettre sur le compte de la douleur, — et quelle douleur! — un pareil laconisme ?...

Toujours est-il que si Claude Gervais était parti, sa dépouille n'était pas arrivée. Et il y avait là quelque chose d'effarant.

— Un accident, s'entêtait à répéter l'un des amis, je vous dis qu'il aura été victime d'un accident...

— Le dernier, répliquait un autre... il ne s'en portera d'ailleurs pas plus mal...

Oui, mais quelle décision prendre en l'occurrence ? Attendre encore ? C'est le parti qu'adoptèrent les amis du défunt. Ils avaient trop attendu pour ne pas patienter un petit quart d'heure encore. Tout à coup ils virent venir à eux le fils du défunt. Ce dernier non seulement n'était pas en deuil, mais encore il avait le sourire. Il s'avançait les mains tendues.

— Vous attendez mon père, n'est-ce pas, ou du moins sa dépouille ?... Eh bien, suivez-moi, car c'est mon père qui vous attend, ce en face...

En face, c'était comme en face de tous les cimetières, un café, et là, bien vivant, Claude Gervais riait à gorge et ventre déployés devant une tournée d'apéritifs...

— Vous avez eu chaud, hein, les amis !... Et je vous ai fait attendre ?... Peu importe, c'est moi qui régale...

Le plus amusant, c'est que ce sacré Claude exigea d'entendre sa propre oraison funèbre de la bouche même de celui qui l'avait rédigée. Il applaudit aux passages particulièrement bien sentis, puis :

— Voilà qui est assez rare... Moi du moins je me serai vraiment vu mourir... Sais-tu qu'il est tapé ton papier, conserve-le précieusement... il resservira... Malheureusement je ne puis te répondre qu'en vers... en vers de douze pieds... aussi sera-ce pour une autre fois !...

Les amis de Claude n'en pouvaient revenir, ils n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

— Nous expliqueras-tu, joyeux fumiste, exigea l'un d'eux ce que signifie cette plaisanterie.